

Jean-Pierre

Anne-Marie Provencher

Number 110 (1), 2004

Ronfard : le legs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25601ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Provencher, A.-M. (2004). Jean-Pierre. *Jeu*, (110), 107–110.

Jean-Pierre



Jean-Pierre Ronfard et
Anne-Marie Provencher
dans *Lear* (Théâtre Expé-
rimental de Montréal, 1977).
Photo : Gilbert Duclos.

Quel ton prendre pour témoigner, parler de toi, sans t'entendre t'esclaffer ou protester, toi qui fuis comme la peste tout ce qui est passéiste, vieille garde ou oraison surannée ? Pourtant, j'aime bien t'entendre rire aux éclats...

Comment te dire, te nommer, te raconter à ma manière sans trahir ta façon bouillonnante d'être au monde, sans assagir la fougue de tes propos et de tes actions ?

Nous sommes plusieurs, une cohorte, à n'être pas près d'oublier notre rencontre avec toi, marqués que nous sommes par la richesse toute particulière de ta présence parmi nous, au théâtre comme dans la vie de tous les jours. Je serai ici une voix parmi cette foule qui t'aime et te doit beaucoup.

Geyser, torrent tumultueux, force inépuisable qui se déploie sans relâche, taureau, bédard, lion : tu vois, ce sont ces images qui me viennent d'abord en tête quand je pense à toi. Ça te va bien, ces images, moitié nature débordante, moitié animal conquérant. Car quelque chose de profondément animal te façonne, cette force quasi surhumaine qui t'habite et qui marque ton rythme de vie et

de création ; ce quelque chose qui nous dépasse presque tous, nous essouffle parfois, mais qui nous séduit aussi, nous attache à toi et nous entraîne passionnément dans ton sillage.

Dans les visions auxquelles je m'abandonne maintenant, un homme en sarrau s'avance en rigolant. Il brandit *l'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* du physiologiste français Claude Bernard. « Pourquoi ne pas s'inspirer de ces écrits scientifiques pour se lancer dans l'aventure de la recherche théâtrale ? », clame le bonhomme. Je te reconnais bien vite dans ton rôle fort ludique de chimiste du théâtre, de mordu de l'expérimentation.



Les quatre fondateurs
du Nouveau Théâtre
Expérimental, Anne-Marie
Provencher, Robert Claing,
Robert Gravel et Jean-Pierre
Ronfard, sur le chantier
de l'Espace Libre en 1979.
Photo : Hubert Fielden.

Alors que déjà, au sein du théâtre institutionnel, tu nous fais découvrir Gauvreau, Ducharme et compagnie, tu fondes avec des complices le Théâtre Expérimental de Montréal puis le Nouveau Théâtre Expérimental et Espace Libre. À l'instar de Bernard dans le domaine médical, tu veux, avec nous, isoler les fondements et tenants du théâtre pour mieux les étudier, les questionner, les mettre à l'épreuve. L'espace, le temps, la voix, la parole, l'éclairage, le jeu, le rapport avec le public, le récit, la tragédie, tout, tu veux tout interroger avec nous, tout fouiller. Chaque quête donne naissance à un nouveau spectacle. Ici, les structures de travail que nous nous donnons et le processus de création importent tout autant que les résultats des différentes recherches que nous partageons avec le public.

Au début, dans ces tumultueuses années 70, nos folles aventures sont à l'enseigne de l'autogestion et de la prise de décision à l'unanimité, principes que tu as fortement soutenus. Alors que l'époque est à la création collective, que nous pratiquons d'ailleurs avec ferveur, tu clames haut et fort l'importance primordiale qu'on doit accorder à la structure de nos créations pour mieux y articuler et propulser l'expression personnelle de chacun. « Puisque tout a déjà été dit, te plais-tu à nous répéter sans cesse, c'est la façon de dire qui importe. »

Sans jamais donner dans le sérieux pontifiant, tu nous transmets la rigueur d'une pensée articulée, le culte de la liberté pleinement assumée et le plaisir des opinions partagées, même si elles sont divergentes. Du choc des idées... Tu nous rappelles qu'après les réflexions, visions multiples et désirs exprimés, il est essentiel et vital de passer à l'action et de se projeter dans un concret théâtral. Tu préfères d'ailleurs le

foisonnement de nos projets plutôt que la concentration vers une création unique, peaufinée à l'extrême comme on le voit chez certains créateurs que tu respectes néanmoins. Toujours essayer, agir, créer. Aucun risque théâtral ne t'arrête; au contraire, le risque t'attire et te stimule. Rien n'est à ton épreuve. « Impossible » n'est pas ronfardien.

Tu mènes souvent le bal, mais d'autres fois aussi, tu es simple participant ou observateur complice. Toujours, tu mets la main à la pâte et deviens un irrésistible paten-teux du théâtre. Avec une générosité qui ne se tarit jamais, tu partages avec nous tes lectures, tes découvertes, tes doutes, tes interrogations, tes convictions. Même ta famille et tes vacances, tu les partages avec nous. Ton ouverture sur le monde, ta curiosité insatiable, ta culture : tu nous offres tout sans pédanterie ni affectation. Tu es un passeur, un entremetteur de savoir et de désir. L'âge n'altère en rien la curiosité qui t'habite, elle l'affine, l'excite et la rend d'autant plus contagieuse. Tu vois tout ce qui se fait en théâtre de création, ou presque. Tu es attentif et applaudis à ce foisonnement théâtral que connaît le Québec, à mille lieues de sa mort tant annoncée. Ta présence et ton soutien permettent à plusieurs d'entre nous de progresser, de venir littéralement au monde de la création.

Je t'aperçois maintenant, devant ta table de travail, en train d'aiguiser au couteau un petit crayon, prêt à écrire dans tes cahiers d'écoliers ou sur tes multiples feuilles volantes les innombrables textes que tu sèmes ensuite ici et là. Tes « J'ai un texte ! J'ai un texte ! » scandent très souvent le début de nos réunions. Je sais, depuis tu écris à l'ordinateur, mais ton amour des mots demeure le même. Toi et les mots. Ta soif de tout connaître d'eux, de la profondeur de leurs racines jusqu'à la multiplicité de leurs sens. Ton intérêt pour les mots des autres langues, que tu voudrais tant connaître et maîtriser. Ton empressement à accueillir les mots des autres. Combien de textes de jeunes auteurs auras-tu lus et te seras-tu empressé de commenter pour eux ? Et maintenant, en ce début de millénaire, ce besoin de plus en plus impératif et envahissant que tu ressens de te consacrer presque entièrement à ton œuvre. À ton œuvre à toi, à ton écriture personnelle.

Automne 2003. Nous sommes dans cet Espace Libre nouvellement rebâti, théâtre dont tu es l'un des principaux artisans, sinon l'âme. C'est le lancement de notre saison 2003-2004. La Fanfare PourPour, que tu aimes tant, joue pour nous faire tanguer et nous réchauffer le cœur. Tu m'appelles ma douce. Tu nous appelles toutes ma belle, ma douce, ce soir. Tu es heureux. Nous dansons. Foulant le sol d'Espace Libre, tu célèbres et jouis du sentiment du devoir accompli. Tu le dis et ça se voit. Tu parles de tes projets à venir, de ce voyage prochain en Europe où tu comptes écrire, écrire, écrire. Tu as ton costume de Dionysos Papadopoulos, rôle qui te va à ravir, toi le grand chef cuisinier de toujours. Tu rigoles. On parle de tous ces repas du passé et du présent avec leur cortège de discussions enflammées; ces festins que tu nous concoctes si souvent; ces saveurs que tu nous as fait découvrir; la jouissance du bon vin et de la fête qui imprègne encore nos aventures. Le sens de la fête et toi !

Automne 2003.



Jean-Pierre Ronfard dans son costume de Dionysos Papadopoulos, avec les autres « Grecs », Alexis Martin et Daniel Brière. Promotion pour la saison 2003-2004 du NTE.
Photo : Gilbert Duclos.

Je voudrais m'arrêter à cette vision de toi dansant tout guilleret et souriant. L'image de ton corps gisant devant les hauts fourneaux de la mort me saisit pourtant. Cré Jean-Pierre ! Jusqu'au bout, encore là, dans ta mort pour l'éternité, tu me parles. Alors que l'inacceptable, le sidérant et l'incompréhensible de ta mort m'écrasent là, sur place, la fulgurance de ta vie et de ton appétit insatiable de créer me hurlent tout leur sens. Je m'accroche à elle, cette vie, je serre ceux que j'aime dans mes bras et je me lance à corps perdu dans ce théâtre qui nous rassemble et m'inscrit dans le monde.

Automne 2003. Tu es mort. Nous sommes réunis à Espace Libre, toutes générations confondues : ta famille, tes amis, des connaissances, tes élèves de la dernière heure comme les compagnons de tes débuts montréalais. Nous sommes là à te faire la fête. Tu nous manques. Pourtant... Tu es là pourtant, parmi nous, dans tout ce que tu as créé, semé, suscité. Tu es là, on le sait, on le sent, on le voit. On s'accroche à ça : tes créations, ta vie.

Hiver 2004. Mon doux, mon beau Jean-Pierre. Tu vois, tu entends ? Je te nomme au présent. Merci d'être là à jamais. **J**

ANNE-MARIE